P370.4
C625p

BIBLIOTHEQUE
— DE —
M. l'abbé VERREAU
No.
Classe
Division
Série

PEDAGOGIE

Conférence sur l'uniformité de l'enseignement, par J. B. Cloutier, au Congrès pédagogique de Montréal.

Monsieur le Président, Monseigneur,
Mesdames et Messieurs,

Ce n'est pas sans hésiter que j'ai accepté la tâche difficile et onéreuse d'adresser aujourd'hui la parole à cette intelligente assemblée, mais j'aurais cru faillir à mon devoir, manquer aux convenances en refusant la gracieuse invitation que m'en a faite M. le Surintendant au nom du comité d'organisation de ce congrès. Cependant je n'ai pas compté sur mes faibles ressources, mais sur votre indulgence dont j'ai maintenant un si grand besoin.

Le sujet dont je viens vous entretenir quelques instants vous est déjà connu, puisque le programme officiel en fait mention, et sans autre préambule j'entre immédiatement en matière.

Depuis vingt-cinq ans, tous les hommes bien pensants qui, de près ou de loin, se sont occupés de l'avancement de l'instruction publique en ce pays, ont été unanimes à reconnaître que, sans uniformité, il était impossible d'appuyer notre système scolaire sur une base solide et durable. Deux hommes dont les talents et les aptitudes sont connus de vous tous, deux hommes que le pays a placés avec orgueil à la tête de l'instruction publique, ont travaillé avec ardeur et persévérance à la solution de ce difficile problème; leurs conseils à la législature, leurs circulaires aux inspecteurs et aux commissaires d'écoles, leurs avis aux instituteurs et aux institutrices ont toujours été dirigés en ce sens. Vous avez déjà reconnu dans ces deux hommes, les Honorables MM. Chauveau et Ouimet, qui ont acquis des droits indéniables à notre respect et à notre vénération.

Malheureusement, leurs efforts n'ont pas été couronnés d'un plein succès, de sérieux obstacles, qui ne pourront s'aplanir qu'avec le temps, se sont toujours opposés à la réalisation de leurs louables desseins; et c'est avec regret que nous déplorons encore aujourd'hui la grande disparité qui existe dans notre système éducatif.

Oui, messieurs, les obstacles sont nombreux, difficiles à surmonter, et ce n'est que par notre patience, notre bonne volonté que nous parviendrons à les vaincre.

Mais cet état de choses ne doit pas nous étonner, puisque nous savons qu'un très grand nombre de nos écoles de la campagne sont encore dirigées par des mains inhabiles, par des personnes qui, après des études plus ou moins sérieuses, ont obtenu un diplôme de certains bureaux d'examinateurs trop faciles, trop complaisants, et sont entrées dans l'enseignement sans préparation préalable, sans aucunes connaissances pédagogiques. Quel résultat attendre, qu'elle uniformité peut-on obtenir dans de pareilles circonstances.

56029

B.Q.R.
NO. 7382

LB
1025
C44 /S

b25p

Avec les plus heureuses dispositions, la meilleure volonté du monde, l'on ne saurait arriver qu'à des succès bien médiocres.

Nemo dat quod non habet.

Impossible d'enseigner avec méthode et d'une manière rationnelle sans avoir fait de la science pédagogique une étude spéciale; autrement on ne peut que marcher au hasard, dans le vague et l'imprévu. Il est bien vrai pourtant que certains sujets, doués de talents réels pour l'enseignement, réussissent quelquefois à opérer des progrès, mais ces cas sont tellement rares qu'on peut facilement les compter. On dira peut-être que les inspecteurs dans leurs visites peuvent remédier au mal, en initiant les instituteurs et les institutrices qui manquent de préparation aux meilleures méthodes, aux procédés les plus rationnels. Mais n'oublions pas que ces fonctionnaires ne font que deux visites par année et n'ont à consacrer à chaque école qu'un temps fort limité; que tous leurs bons conseils, leurs instructives leçons ne sauraient remplacer les études pédagogiques indispensables à tout bon maître d'école. Admettons même qu'à force de zèle, de dévouement, de persévérance ils parvinssent à créer dans leur district une certaine uniformité, leur œuvre ne pourrait être durable, car l'instabilité des instituteurs — conséquence malheureuse de l'incurie, de l'esprit étroit de commissaires ignorants et prévenus — viendrait bientôt paralyser des résultats obtenus au prix des plus grands sacrifices, des plus pénibles labeurs. En effet, n'est-il pas vrai que chaque année l'inspecteur trouve dans les écoles de nombreux changements? Tel instituteur a été déplacé parce que MM. les commissaires ont rencontré une incapacité qui s'est engagée au rabais, tel autre a été victime d'une machination politique; ici c'est une institutrice, bien qualifiée pourtant, qui a dû faire place à la nièce ou la protégée d'un commissaire ou de l'un de ses amis; là, c'en est une autre qui, pour un établissement avantageux, a cru devoir abandonner son poste; enfin, pour une cause ou pour une autre, déplacement, changement sur toute la ligne, et l'inspecteur est obligé de recommencer de nouveau son travail pour arriver toujours à des résultats négatifs.

Un autre obstacle non moins sérieux, c'est l'impossibilité où se trouve la masse de la classe enseignante d'assister aux conférences. Il n'y a dans le pays que deux associations d'instituteurs, qui tiennent leurs réunions à Montréal et à Québec trois fois par année, et encore les dames n'ont pas le droit d'y assister. Or, rappelons-nous que les neuf dixièmes de nos écoles sont tenues par des institutrices; voilà donc la grande partie de la famille enseignante privée de l'avantage de ces utiles réunions. Je me permettrai de faire remarquer en passant que je ne vois pas pourquoi les femmes sont exclues de ces intéressantes et instructives assemblées, tandis qu'en Europe elles y figurent au premier rang. En France, en Belgique, en Suisse, en Italie, les institutrices occupent dans les conférences une place fort distinguée; elles y donnent, comme les hommes, des leçons pratiques, font des lectures, prennent part aux discussions, et cela sans le moindre inconvénient. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi chez nous? Il est bon d'attirer l'attention des autorités sur cette importante question. (*)

Quand aux instituteurs, un tiers environ assistent aux conférences; les autres

(*) J'entends par les *autorités*, Nos Seigneurs les Evêques, les autres membres du conseil et l'Honorable Surintendant de l'Instruction publique.

en sont empêchés par la distance, le manque de moyens, et d'autres, il faut le dire avec regret, par négligence, par apathie. Il y a dans certaines paroisses voisines de Québec des instituteurs qui n'assistent jamais, et qui cependant pourraient le faire avec la plus grande facilité. A ceux-là, je ne crains pas de dire : Vous êtes des routiniers, et vous privez volontairement vos élèves et vous-mêmes, d'une foule de connaissances que vous iriez puiser sans trouble, au milieu de vos confrères. Car rien n'est plus propre à faire aimer son état, à ranimer le courage, à stimuler le zèle que ces réunions de famille où chacun y met du sien, en faisant part aux autres du fruit de son travail et de son expérience.

Voilà en quelques mots, MM. une exquisse rapide des principaux obstacles que rencontre l'enseignement uniforme, et j'ajouterai encore l'exiguité des maisons d'école, le manque de matériel et, dans certains endroits, l'ingérance prétentieuse de commissaires illettrès.

Voyons maintenant qu'est ce que l'on entend par uniformité dans l'enseignement et quels sont les moyens de l'obtenir.

Beaucoup de personnes ont pensé qu'elle consistait dans le choix des livres classiques, et ont cru que le seul moyen de régler la question était de n'autoriser qu'un seul livre pour l'enseignement de chaque branche d'instruction. C'est ce qui a inspiré l'article neuf de l'amendement à nos lois d'éducation, passé à la dernière session de la législature locale.

Quant à moi, je trouve ce moyen bien secondaire, bien peu efficace ; car le livre, malgré son utilité incontestable, n'est après tout, qu'un instrument, qu'un outil dont toute l'importance dépend de l'habileté de celui qui l'emploie, et les bons maîtres, quels que soient les livres dont ils se servent, réussiront toujours, tandis que les médiocretés, avec les meilleurs livres du monde, ne parviendront jamais à sortir de la routine.

Il ne faut pas s'exagérer son rôle et croire avec un trop grand nombre encore que c'est le livre qui enseigne, et que des élèves ne sauraient être présentés convenablement à un examen, ou devant l'inspecteur, sans pouvoir réciter de mémoire une partie du texte qu'ils ont entre les mains. Au contraire, on doit bien se pénétrer de cet axiôme pédagogique très en vogue aujourd'hui, savoir ; *qu'il faut que le professeur professe*, c'est à dire *que le maître doit communiquer directement les choses à ses élèves, les leur apprendre de vive voix.* Mais comme le vocabulaire de ceux-ci est fort restreint, que les mots, les tournures de phrases leur manquent pour dire convenablement ce qu'ils ont appris de la bouche du professeur, le livre de texte vient alors comme auxiliaire, comme aide-mémoire. Voilà le véritable rôle du livre ; en user autrement, c'est une erreur et une erreur fort regrettable.

Un pédagogiste distingué a dit, il n'y a pas longtemps : *Pour obtenir des succès et enseigner d'une manière rationnelle, il ne faut mettre entre le maître et l'élève, ni livre, ni ardoise, ni cahier.* Ne prenons pas toutefois ces paroles à la lettre, car elles ne veulent pas dire qu'il faut exclure le livre de la classe, mais qu'on doit s'en servir avec intelligence et discernement.

Puisque, comme nous venons de le voir, l'*uniformité de l'enseignement* ne consiste pas dans le choix plus ou moins heureux de tel ou tel livre, il faut donc la chercher ailleurs, remonter plus haut. Oui, messieurs, l'expérience de tous les temps est là pour attester qu'on ne saurait la trouver que dans l'application rigoureuse des principes fondamentaux de la véritable pédagogie, telle que l'ont comprise les grands maîtres, Coménius, Pestalozzi, le père Girard et autres. De cette manière,

nous serons certains, de marcher dans la bonne route et de ne pas confondre le but avec les moyens, comme on le fait encore dans un grand nombre de nos écoles. Mais quels sont donc ces grands principes qui doivent nous guider dans la marche progressive que nous désirons suivre ?

Des recherches scrupuleuses et une étude attentive des bons auteurs peuvent seules nous éclairer sur ce point, nous convaincre qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et que les écrivains d'aujourd'hui ne prêchent pas une doctrine nouvelle, mais qu'ils ne font que formuler en d'autres termes des préceptes posés par leurs devanciers ; que tout l'édifice pédagogique repose sur un grand principe philosophique émis par St. Thomas: *Nihil est in intellectu quod priùs non fuerit in sensu.*

C'est là la base, le fondement de toute culture intellectuelle.

En effet, prenons par ordre de date les hommes les plus illustres, les plus distingués qui ont écrit sur la pédagogie.

On trouve d'abord Coménius qui vivait au dix-septième siècle. Voici la marche qu'il conseille pour l'enseignement primaire :

" Dans l'école maternelle, dit-il, on exercera surtout le sens, la perception, afin que l'enfant aquière des notions claires des objets ; on cultivera le sens intérieur, l'imagination et la mémoire. L'enfant doit aussi apprendre à reproduire ses pensées et ses sentiments à l'aide de la main, de la langue, de l écriture, du dessin, et du chant. Dans la gymnastique, on pénètrera plus avant dans la connaissance des choses au moyen du jugement et de l'intelligence."

Prenons ensuite l'immortel Pestolozzi, (*) dont toute la vie a été employée à la recherche d'une méthode rationnelle appuyée sur la psychologie.

Après plusieurs années de recherches opiniâtres, d'un travail assidu, il parvint à poser, sous forme d'aphorismes pédagogiques, des préceptes absolument conformes à la grande maxime de St. Thomas que je viens de citer : *Rien n'arrive à l'intellect qui n'ait passé par les sens.* Cependant, si, au lieu de s'inspirer de l'*Emile* de *Jean-Jacques*, le grand réformateur fût parti de ce point, il aurait atteint son but de réforme beaucoup plus tôt et se serait épargné bien des peines et des déceptions.

Il ne faut pas croire, néanmoins que Pestalozzi partageât les idées extravagantes du *philosophe de Genève* sur la manière de procéder à l'instruction religieuse et morale d'*Emile*, (*) au contraire, il était trop bon pédagogue et trop ami de l'humanité pour ne pas comprendre tout le danger qu'il y aurait de laisser les enfants dans une complète indifférence religieuse ; mais son esprit investigateur avait saisi toute la portée de la thèse philosophique que Rousseau applique à l'éducation, et l'avait prise comme base de son système.

Cette thèse consiste à laisser l'enfant se développer lui-même d'après les lois conformes à la nature, tout en l'aidant dans l'occasion.

Toute la méthode pestalozzienne repose sur l'intuition, c'est à dire sur le développement de l'intelligence par le moyen d'objets sensibles que la nature lui fournit. Le grand éducateur d'Iverdon ne

(*) Pourquoi ne me serait-il pas permis de dire l'immortel Pestalozzi, quand l'*Education*, un des journaux les plus catholiques, et le plus chaud défenseur des Chers Frères, reproduit un article où il est qualifié de : *Grand instituteur*, d'*illustre maître*, et où il est dit : que " l'idée de conserver pour la postérité les souvenirs de Pestalozzi est due à la *Commission de l'Exposition scolaire Suisse*, et qu'on doit lui en être reconnaissant.

(*) Comme on le voit, je suis loin de proposer *Jean-Jacques* comme modèle aux instituteurs canadiens.

s'occupait guère, lui, du choix des livres ; s'il en a écrit plusieurs, c'était pour faire connaître sa méthode et engager ses confrère à la suivre. Quant à lui, il enseignait oralement, le premier objet qui lui tombait sous la main fesait le sujet d'une excellente leçon.

Mais comme tous les hommes qui ont à cœur de faire prévaloir une idée, Pestalozzi tombait souvent dans l'exagération. Par exemple, il voyait dans les mathématiques le fond de toute instruction, et prétendait se servir de cette science comme la forme la plus heureuse et la plus sure pour développer et diriger l'esprit de l'enfance.

Le père Girard, dit Villemain, qui estimait les inovations et le zèle créateur de Pestalozzi, lui faisait cependant un jour quelques observations sur le principe dominant de sa méthode. " Je veux, répondit Pestalozzi dans son ardeur d'exactitude, que mes enfants ne croient rien que ce qui pourra leur être démontré comme deux et deux font quatre."

" En ce cas, répondit doucement le vrai philosophe, si j'avais trente fils, je ne vous en confierais pas un ; car il vous serait impossible de lui démontrer, comme deux et deux font quatre, que je suis son père, et qu'il doit m'aimer."

Pestalozzi, qui avait emprunté à Rousseau, et appliquait heureusement quelques vues utiles sur l'éducation physique de l'enfance, mais qui comprenait aussi toute la force du principe moral, ne discuta pas longtemps, et convint qu'il fallait admettre à l'egal des réalités mathématiques, les vérités prouvées par la conscience et sensibles au cœur.

Examinons maintenant la doctrine du père Girard, comtemporain de Pestalozzi.

Appelé tour à tour à occuper l'humble charge d'instituteur primaire et celle de professeur de philosophie, l'illustre moine sut toujours, dans un poste comme dans l'autre, se distinguer et attirer sur lui les regards des personnages de l'Europe les plus haut placés. On venait de très loin pour le voir à l'œuvre et toujours, l'on s'en retournait émerveillé de l'efficacité de son système, qui consistait à rattacher toutes les branches à l'enseignement de la langue maternelle et à la culture du cœur.

Laissons parler l'historien pédagogique Paroz : " Dans les écoles du père Girard, dit-il, l'enseignement ne fut pas seulement soumis au principe de la progression formulé par Pestalozzi; il y reçut encore une direction pratique et morale. Les problêmes d'Arithmétique familiarisaient les élèves avec les transactions de la vie, avec les questions d'économie domestiques ; l'histoire donnait des leçons de morale ; la géographie étendait le sentiment de la charité à la grande famille humaine, et faisait comprendre les bienfaits du christianisme ; l'histoire naturelle était, avant tout une démonstration vivante de la sagesse et de la toute puissance du Créateur ; la langue comme expression universelle de nos pensées et de nos sentiments, devait être l'instrument d'une culture générale et harmonique de toutes les facultés, et le moyen le plus efficace pour faire pénétrer dans l'âme de l'enfant des pensées bonnes et utiles, des sentiments et des principes de moralité et de religion.

Pestalozzi, dit le même auteur, développait les facultés d'après les lois de la nature, sans donner une grande importance aux objets au moyen desquels il les exerçait. Les mille accidents de couleur et de forme de la tapisserie de sa chambre d'école, les combinaisons infinies des nombres abstraits et les propriétés des figures géométriques, étaient pour lui des moyens excellents de culture intellectuelle. Le père Girard lui ; voulut, tout en exerçant l'intelligence, la meu-

bler de connaissances utiles et capables d'imprimer aux pensées, aux sentiments et à la volonté de l'enfant une bonne direction. De là ces paroles qui servent d'épigraphe à son cours éducatif et qui résument toute sa pensée pédagogique : *Les mots pour les pensées, les pensées pour le cœur et la vie.* " Chaque mot dans l'enseignement, doit être compris et chaque pensée doit être appropriée aux divers besoin de la vie. "

Dans l'introduction à son *cours éducatif* dont je viens de parler, ouvrage qui a mérité le prix *Monthyon* et qui a attiré à son auteur les plus grands éloges devant l'Académie française par M. Villemain, le célèbre cordelier développe sa doctrine d'une manière claire et lucide. Chaque paragraphe, chaque phrase y exprime une maxime pédagogique de la plus haute portée.

Je détacherai quelques fragments de cet ouvrage pour montrer que les prétendues idées nouvelles hautement proclamées aujourd'hui en Europe, dans les congrès scolaires, les conférences pédagogiques et les journaux d'éducation, ont été formulées par le père Girard il y a quatre-vingts ans.

Après avoir expliqué comment l'enfant se développe naturellement auprès de sa mère et comment celle-ci lui a appris à parler, il ajoute :

" En tout cela la grammaire et ses règles n'ont été pour rien. La parole et la pensée se sont réciproquement reproduites, et ce sont l'imitation et l'usage qui ont fait la grande merveille, tant il est vrai, que nous n'apprenons pas plus à parler par les règles de la grammaire que nous n'apprenons à marcher par les lois de l'équilibre."

" *La grammaire est l'art de parler et d'écrire* correctement ; c'est ainsi qu'on la definit. Pour remplir cette tâche elle devrait être avant tout l'art de penser, puisque la parole est l'expression de la pensée et que si celle-ci est incorrecte, l'expression le sera de même. Il suit de là que la grammaire devrait être aussi la logique de l'enfance ; et pourtant elle ne l'est pas du tout. Il est vrai qu'elle ne s'occupe guère de parler puisqu'elle ne fait pas parler les élèves."

" Faites servir l'enseignement de la langue maternelle à la culture des jeunes esprits et celle-ci à l'ennoblissement de son cœur."

Il serait trop long, Messieurs, de continuer les citations, qu'il me suffise de dire que l'admirable livre dont je viens de parler est un véritable chef-d'œuvre de science pédagogique : l'*intuition, l'invention*, la *gymnastique intellectuelle*, l'importance d'une *grammaire d'idées* et celle de former le cœur de l'enfant en développant chez lui le sentiment moral et religieux, et en la rendant sensible à toutes les aspirations nobles et généreuses ; enfin tout ce qui constitue un enseignement basé sur la psychologie s'y trouve consigné ; de sorte que comme je le disais tout à l'heure, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Les écrivains d'aujourd'hui qui prêchent la nécessité d'opérer des réformes, l'importance d'améliorer les méthodes, de s'adresser à l'intelligence plutôt qu'à la mémoire, ne font que ressusciter la doctrine du père Girard, avec cette différence, que le savant éducateur de Fribourg avait pénétré plus avant qu'ils ne l'ont fait dans le domaine de l'intelligence.

Si le temps me le permettait, je pourrais encore parler de Fénelon, Rollin, Montaigne, Frœbel, Jacotot et autres, pour montrer que tous ces hommes de génie se sont accordés quant au fond, sur la question de l'enseignement, c'est à dire qu'ils admettent tous, du moins par l'ensemble de leurs écrits, que l'éducation consiste à développer avec équilibre les facultés physiques et intellectuelles de l'être humain ; et si quelques uns diffèrent sur les moyens, sur le mode d'action, tous sont d'accord sur le but à atteindre, parce qu'ils partent du même principe ; la nécessité de développer les facultés de l'âme.

Je viens d'indiquer quels sont les principaux obstacles que rencontre l'uniformité de l'enseignement et de faire voir ce que l'on doit entendre par ce mot ; il me reste à parler des moyens à prendre pour arriver à un résultat pratique.

Le premier serait selon moi, une bonne organisation pédagogique, chose qui manque encore en ce pays ; et cette organisation devrait être l'œuvre de personnes compétentes, de personnes qui connaîtraient non-seulement la théorie de l'enseignement, mais la pratique jusque dans ses plus petits détails. Cependant un tel projet serait difficile à réaliser dans l'état actuel des choses. Tout le fardeau

en retomberait sur les épaules de M. le Surintendant, attendu qu'il n'a dans son département que bien peu d'hommes initiés à la science de l'enseignement. Loin de moi, MM., la pensée de vouloir critiquer en quoi que ce soit les employés du département de l'instruction publique qui sont tous des hommes de la plus grande respectabilité, des fonctionnaires irréprochables; mais j'aimerais à voir dans ce département un peu plus d'instituteurs. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent en Europe. En France, par exemple, tous les fonctionnaires du ministère de l'instruction publique sont choisis parmi les membres du corps enseignant, et le ministre va nous dire pourquoi ?

A la réunion annuelle des sociétés savantes, tenue à Paris, le 2 avril dernier, il y a eu des conférences pédagogiques où Jules Ferry a prononcé un long discours sur l'enseignement. Voici ce qu'il dit de ses collaborateurs :

" Messieurs, dit-il, qu'est-ce que vaut un ministre de l'instruction publique ? —Ce que valent ceux qui l'entourent."

Après avoir, un peu plus loin, félicité les instituteurs de leur zèle, de leur bonne volonté, et exprimé l'espoir de les voir continuer à appliquer les bonnes méthodes, il ajoute :

" Je n'en veux pour preuve que la direction actuelle de la pédagogie, que les méthodes nouvelles qui ont pris tant de développement, qui tendent à se répandre et à triompher. Ces méthodes qui consistent, non plus à dicter comme un arrêt la règle à l'enfant, *mais à la lui faire trouver ;* qui se proposent avant tout d'exciter et d'éveiller la spontanéité de l'enfant, pour en surveiller, en dirigér le développement normal, au lieu de l'emprisonner dans des règles toutes faites auxquelles il n'entend rien, au lieu de l'enfermer dans des formules dont il ne retire que de l'ennui, et qui n'aboutissent qu'à jeter dans ces petites têtes des idées vagues et pesantes, et comme une sorte de crépuscule intellectuel ; ces méthodes qui sont celles de Froebel et de Pestalozzi, celles que vous appliquez tous les jours, Mesdames et Messieurs, ne sont praticables qu'à une condition : à savoir que le professeur, entrera en communication intime et constante avec l'élève. Les leçons de choses, est-ce que l'on peut les donner convenablement, si l'on n'a pas une sympathie profonde et l'amour vrai de l'enfant ? On pouvait se passer de ces sentiments, de ce perpétuel don de soi-même avec les manuels et les vieilles méthodes. Mais pour appliquer ces méthodes nouvelles, ces méthodes excitatrices de la pensée, pour donner de vraies leçons de choses, intelligentes, fructueuses ; il faut y dépenser son intelligence, y mettre tout son cœur, montrer l'homme enfin, au lieu de la férule ; et quand l'homme apparaît, voilà l'éducateur."

" Aussi, Messieurs, ce que nous vous demandons à tous, c'est de nous faire des hommes, avant de nous faire des grammairiens ! Développez donc de préférence chez vos élèves la culture générale ; assurément, c'est là, dès aujourd'hui, la tendance dominante ; oui, vous avez compris qu'il faut dans les programmes réduire la part des matières qui y tiennent une part excessive ; vous avez compris qu'aux anciens procédés, qui consomment tant de temps en vain, à la vieille méthode grammaticale, à la dictée, —à l'abus de la dictée,—il faut substituer un enseignement plus large, plus vivant et plus substantiel."

Cette citations prouve trois choses : 1° Que ceux qui entourent le ministre sont des pédagogistes distingués, puisqu'ils savent lui faire dire des choses si pratiques et si vraies : car après quelques mois d'office ; il aurait été impossible à un homme qui ne s'est occupé toute sa vie que de politique, et qui s'est pultôt appliqué à préparer le trop fameux article 7, et à chercher des prétextes pour persécuter les corporations religieuses, qu'à étudier les méthodes, de parler aussi pertinemment qu'il l'a fait de l'enseignement pratique (*) : 2° Que j'avais raison de dire tout à l'heure que les prétendues méthodes nouvelles ne sont que la réhabilitation de celles qu'ont préconisée les anciens.

3° Que la présence dans le département de l'instruction publique de personnes qui connaissent tous les plus petits détails de la vie de l'école pourrait être éminemment utile, et servir de la manière la plus efficace, la cause de l'éducation. Voilà donc une nouvelle preuve que

(*) Cette réserve est peu propre à faire admirer Jules Ferry par les instituteurs canadiens.

notre organisation pédagogique devrait être confiée à des hommes de métier, à des hommes d'école. Ils prépareraient sous la direction et la surveillance de M. le Surintendant, toutes les mesures concernant les réformes à opérer, et leur travail serait soumis ensuite à l'approbation du Conseil de l'Instruction publique. La première mesure dont ils devraient s'occuper serait la rédaction d'un programme d'études, mais d'un programme basé sur les véritables principes ; c'est à dire qui aurait en vue la culture, le développement des facultés de l'âme. Ce programme pourrait être avantageusement calqué sur celui du département de la Seine auquel il ne faudrait faire que de légères modifications pour le rendre applicable à ce pays. Car, c'est un travail où les choses sont tellement bien coordonnées, que le même jour et à la même heure, la même partie d'une matière est enseignée dans toutes les écoles du département ; de sorte que le changement d'école n'occasionne à l'élève ni retard, ni perte de temps : il va prendre dans la nouvelle école où il entre la même place qu'il occupait dans celle qu'il vient de quitter. C'est bien là ce que l'on peut appeler la véritable uniformité.

La revision du programme des Bureaux d'examinateurs viendrait en second lieu. Les candidats qui demandent un diplôme à ces bureaux devraient être mis sur le même pied que les normalistes, quand aux connaissances de pédagogie théorique et pratique. On pourrait peut-être exiger d'eux un peu moins d'Histoire de Géographie et d'analyse ; car celui qui connaît l'art d'enseigner peut toujours par le travail se mettre en état de communiquer aux autres, n'importe quelle branche d'instruction, pourvu qu'il veuille l'étudier sérieusement, et c'est en ce sens qu'il faut interpréter cette maxime de Jacotot : *On peut enseigner ce que l'on ignore.*

Une troisième mesure dont la nécessité s'imposerait d'elle même aux comité d'organisation serait d'aviser aux moyens de fournir aux institutrices actuellement en fonction, et qui n'ont pas eu l'avantage d'apprendre à enseigner, l'occasion de s'initier aux meilleures méthodes aujourd'hui en usage. A cet effet, il faudrait instituer, dans les campagnes, des conférences pédagogiques analogues à celles qu'on a données aux cultivateurs dans ces dernières années. Mais ces conférences devraient avoir un caractère tout à fait pratique : ce seraient plutôt des leçons données aux enfants devant les institutrices de plusieurs paroisses réunies, que des discussions dont elles ne retireraient aucun profit. Et pour plus d'uniformité, ces leçons seraient préparées d'avance et soumises au comité central d'organisation. Enfin, une quatrième mesure serait de conseiller aux commissaires d'écoles d'exiger que toutes les institutrices reçussent au moins un journal pédagogique. Car, on conçoit, que les deux visites de l'inspecteur et une couple de conférences par année seraient insuffisantes pour familiariser, des personnes qui n'ont jamais entendu parler de pédagogie, avec les bonnes méthodes ; mais si elles avaient l'occasion de lire deux fois par mois, dans leur journal, les mêmes choses qu'elles ont entendues de la bouche de l'inspecteur ou du conférencier ; si elles y trouvaient les mêmes leçons qu'elles ont vues donner devant elles, il leur serait facile alors de se les assimiller et de les donner ensuite à leurs élèves avec profit.

Voilà Messieurs, les quelques idées pratiques que j'ose soumettre humblement à votre sérieuse considération, et je crois avoir suffisamment démontré, dans le cours de cette conférence, que chez tous les hommes profonds, sérieux, qui par devoir et par état se sont entièrement voués à la belle et noble mission d'instruire la jeunesse, il y a eu communauté de vues, qu'ils sont tombés d'accord sur le point essentiel, c'est à dire qu'ils ont compris que pour cultiver avantageusement les facultés de notre intelligence, il est nécessaire, indispensable de tenir compte de l'enveloppe qui l'accompagne, et qu'avant d'arriver à l'immatériel, à l'abstraction, il faut auparavant acquérir des idées concrètes au moyen des objets sensibles que le Créateur a semés avec profusion sur nos pas. Quant à nous, instituteurs canadiens, si nous voulons véritablement opérer des réformes et marcher dans la voie du progrès, nous devons suivre la route que nous ont tracée les grands maîtres en nous rattachant de plus en plus aux principes qu'ils ont posés. C'est là le seul moyen que nous puissions prendre pour obtenir l'uniformité dans l'enseignement